et d'autre part, elle suppose qu'une fois reconnu, il est pure adéquation à la pratique; mais il n'est ni l'une ni l'autre, il est un discours produit historiquement et qui ne colle jamais totalement aux pratiques, et c'est précisément dans ce décalage que s'expriment les tensions sociales et un possible discours contre la norme.

L'histoire du présent livre est saisissante. Il est, à l'origine, une partie non développée de *Slaves*. Cette partie, grossie, devint indépendante. Indépendante, au sens fort. P.C. pouvait, dès lors, d'un côté dire (*Slaves*) que les généalogies furent mortifères, et de l'autre — indépendamment — que le droit de la *walā'* dut être emprunté. Alors que l'articulation des unes sur l'autre engageait à une tout autre version des faits. Le problème est là : séparer ou rapprocher les faits. Patricia Crone a un énorme talent, si rare parmi les historiens arabisants, il est troublant qu'elle s'applique tant à briser, à désarticuler son objet d'étude.

Christian DÉCOBERT
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

André MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle, Les travaux et les jours*. Paris, éditions de l'École des Hautes Études en sciences sociales, 1988. 24 × 16 cm, 387 p.

Ce volume, on le sait, est le dernier d'un ensemble de quatre, consacré à la culture géographique du premier monde musulman, « dans sa première grandeur », soit pendant l'époque souvent dite « classique » dans l'histoire des peuples régis par des pouvoirs se réclamant de l'Islam. A.M. donc, après avoir présenté l'origine et le développement de cette culture (tome 1), a entrepris de restituer l'image du monde qu'elle exprimait : la Terre et ses régions, les grands ensembles non musulmans (tome 2); puis, à l'intérieur du domaine de l'Islam, l'aperception du cadre naturel : montagnes et déserts, eaux, climats, faune et flore (tome 3). La moisson aujourd'hui se complète par l'évocation de l'activité des hommes : les communautés et leur mémoire, leur cadre de vie et leurs échanges, les pratiques de la vie quotidienne et les produits de la civilisation.

Avant de livrer à son lecteur l'important bilan de cette vaste enquête chez les géographes, A.M. l'avertit : « Le réel ne nous intéresse pas en soi ... mais pour ce qu'il traduit dans l'esprit des hommes qui l'ont vécu » (p. 9), tant sans doute le réel n'est constitué en objet de l'attention que s'il répond aux attentes d'un témoin. On ne s'étonnera donc pas si la visée de l'enquête a dû nécessairement osciller toujours entre l'enregistrement d'une image « représentative du monde et représentative d'un ' musulman de base ' convenablement cultivé mais sans plus » (p. 9), et la recherche d'une « image plus générale » (p. 178) « qui revient à l'essentiel » (p. 181) par les derniers géographes, « finalement, l'image vraie » (p. 182) de la vie dans ce monde.

Les données que les géographes d'« avant l'an mil » (ce rappel chronologique revient souvent) ont enregistrées sur le monde où ils vivaient sont organisées par A.M. autour de trois grands thèmes. Le premier, sous le titre « L'Histoire en toile de fond » (p. 17-122) concerne les communautés vivant dans le domaine musulman, leur organisation et leur réputation, leur statut et

BCAI 6 (1989) A. Miquel: La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle. Les travaux et les jours, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les merveilleux vestiges du passé. La domination de l'Islam a maintenant investi le territoire acquis, même si les dynastes locaux, pas tous encore musulmans, sont nombreux et si l'évolution du pouvoir gouvernant théoriquement l'empire, le califat, ne pousse guère à l'optimisme, pas plus que les relations avec le voisin byzantin ou la dérive des mœurs. Les multiples écoles ou tendances de l'Islam se sont organisées en communautés dont les différences ne doivent pas cacher qu'elles sont toutes, ou presque toutes, des expressions valables de la religion islamique. Les ethnies sont multiples, et les communautés non musulmanes, zoroastriennes, juives et chrétiennes, sont bien vivantes. Les grands monuments de l'anté-Islam ou du présent sont des thèmes obligés de la littérature géographique, mais, plus profondément, sont aussi acceptés comme les témoins d'une antique Histoire couronnée par l'avènement de l'Islam.

Le second thème est celui de l'organisation du domaine musulman, « Un grand corps vivant » (p. 125-250). Il réunit les données témoignant de la structuration de l'empire en régions (*iqlīm*, terme rénové de la littérature géographique) où les villes servent de relais au pouvoir. Les circulations se sont fixées sur des routes de terre et d'eau, dont le réseau est devenu une des données de l'époque, de même que les spécialistes des régions faisant l'objet des échanges. De grandes villes, moins d'une vingtaine, sont maintenant d'importance reconnue : les aspects en sont divers et très différentes les dipositions internes. Certaines se développent tandis que d'autres, leur cédant la place, meurent : c'est le reflet d'une vie « agitée, brouillonne, destructrice » (p. 251) que livrent les écrits des géographes.

Dans « L'homme et la vie » enfin, A.M. a regroupé tout ce que, en deçà des formations sociales, la littérature géographique évoque des hommes et de leurs pratiques : les corps humains, les caractères et les climats; l'alimentation, les usages médicaux et vestimentaires et les rites liés aux calendriers divers (p. 298) et aux croyances. Les techniques traduisent la créativité des hommes : travail de la terre, techniques de construction, artisanats. Un dernier chapitre, en guise de conclusion, pose la question : cette culture géographique a-t-elle été animée d'abord par le souci d'enregistrer des différences? Oui sans doute, et en particulier par la notation de la diversité linguistique dont l'évocation constitue le dernier élément de ce bilan — alors que la diversité sociale n'apparaît guère. Deux cartes (dont une superbe qui couvre le domaine oriental musulman, du Nil à l'Indus), un utile index (dont celui des termes techniques) et le sommaire des trois tomes précédents, terminent le volume.

La grande enquête est donc achevée et, dans ces quatre tomes, c'est la restitution d'un monde disparu, qui est livrée à tous ceux qui, au-delà du cercle des orientalistes, sont ouverts à la découverte de ce que fut le domaine de l'Islam vers « l'an mil ». On y parvient à travers le regard des géographes de ce temps, et leur témoignage en vaut bien d'autres; leur vision du monde peut bien être placée en regard de celle que « les érudits de tout poil » (p. 9) reconstruisent à l'aide de leurs besogneuses enquêtes. La géographie a donc ouvert la voie royale. Elle met au service de tous ceux qui, dans le sillage de l'école des Annales, pensent que l'objet véritable de l'Histoire est l'accès au long terme et à l'évolution lente des corps et des mentalités, des informations sur les techniques, les pratiques, les habitudes, depuis la consommation des produits jusqu'à l'organisation des villes. La réussite de l'entreprise est belle et ces volumes d'A.M. pourront désormais compter parmi les nécessaires études qui inscrivent le savoir orientaliste dans notre époque, études sans lesquelles finalement la civilisation du monde musulman reste

BCAI 6 (1989) A. Miquel: La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle. Les travaux et les jours, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

incompréhensible à nos contemporains, parce que non situées par nos références actuelles. L'enjeu est plus important qu'il n'y paraît pour la définition des exigences qui doivent guider nos recherches pour leur présent et leur avenir.

Mais l'opposition entre les « érudits » que nous sommes condamnés à être dans le cadre de ce *Bulletin*, et le lecteur de vaste culture auquel s'adresse aussi la publication d'A.M., ne peut être maintenue. Ne dirons-nous pas que les assises de ce livre sont érudites? A.M. remarque que cette littérature géographique, qui est d'abord un produit littéraire, a été, par le simple goût de collectionner les mots, le lieu de conservation de bien des termes et ceux-ci sont bien le matériel de travail de l'historien : circonscriptions administratives (p. 127), monnaies (p. 192), mesures (p. 198), aliments (p. 273), vêtements (p. 289). Sans ce recours à ces anciens éléments du discours quotidien, précieusement recueillis on le voit, que vaudrait ce voyage vers l'an mil? Au-delà du langage, le témoignage du géographe se fait l'indice de situations plus générales : l'état des peuples vivant dans le domaine politique musulman (p. 63-71), les communautés religieuses non musulmanes (p. 84-86), l'état des villes (p. 202-252), les usages alimentaires (p. 278). Quel bonheur que cette exploration de la diversité du paysage urbain au-delà de toute théorisation sur la structure de la « ville musulmane »! Mais dès qu'on dépasse le niveau du matériau, des mots employés ou des choses vues, la présentation initiale de l'enquête qui, dans le premier volume, avait débuté par une mise en situation de la littérature géographique dans l'histoire culturelle, prévient l'historien contre l'utilisation du renseignement sans égard à sa destination propre : une histoire de la fiscalité, remarque A.M., ne peut s'écrire à partir de chiffres devenus symboles (p. 195), ni la population des villes être calculée, et A.M. montre qu'il faut beaucoup lutter pour dégager du catalogue des spécificités régionales cette « image vraie » des productions qu'au-delà de l'image littéraire il recherche (p. 191-192). Jamais d'ailleurs A.M. ne nous laisse oublier que ces témoignages sont des produits de la culture géographique, des images qui ont eu leur vérité sans doute; mais quand? Depuis quand et jusqu'à quand ces grandes routes qui traversent l'empire ont-elles vraiment été utilisées « entre le siècle d'Ibn Ḫurdāḏbeh et la fin du siècle suivant » (p. 151)? C'est là que l'historien doit relayer le géographe dans sa difficile obstination pour savoir, s'il y tient, ce qui réellement fut.

Il y a plus. A.M. montre bien que, ces derniers géographes étant gens du voyage, leurs notations sont issues du constat visuel, voire de l'éprouvé dans l'enquête clandestine chez les marginaux (p. 39) — ce qui pour l'historien est un témoignage irremplaçable — mais qu'ils n'ont pas essayé de pénétrer les mécanismes de ces sociétés, faute sans doute d'un enracinement que le voyage ne permet pas. Aussi ne peut-on tirer de leurs textes une « géographie sociale » (p. 345). Peut-être est-ce cette situation qui fait que leurs intérêts rejoignent sans effort ceux d'une certaine Histoire aujourd'hui, qui ne s'arrête ni au social ni au politique. Les jugements politiques ne sont pas absents sans doute de leurs préoccupations (même si on peut ne pas adhérer par exemple à l'appréciation d'A.M. sur la profondeur de l'engagement pro-fatimide chez Ibn Ḥawqal — p. 36, 47, 267-268). Mais on doit bien reconnaître qu'en effet, en ce sens là, cette « poignée d'auteurs » (p. 10) est bien représentative d'un « Islam moyen » (p. 347), à la croisée des situations diverses, et surtout dans la mesure où ils se situent d'emblée dans la citoyenneté du monde musulman, qu'ils se soucient d'abord du destin de ce monde (p. 31), au-delà de cette « poussière de dynasties locales » (p. 26) qui constituaient pourtant le cadre de l'existence quotidienne du

BCAI 6 (1989) A. Miquel: La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle. Les travaux et les jours, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

plus grand nombre. Le voyage a donc fourni aussi à ces « musulmans de base convenablement cultivés mais sans plus » à leur départ, une sérieuse largeur de vue puisqu'il les a rendus capables de témoigner pour tant d'hommes.

Et pourtant, ce niveau du politique que le géographe itinérant dépasse d'emblée a sans doute compté dans l'évolution de la culture géographique elle-même. Cette évolution de la notion d'*iqlīm*, renouvelée et transformée, qu'A.M. a si bien mise en lumière n'est-elle pas liée en partie à l'apparition des autonomies locales? N'y a-t-il pas un renouvellement semblable des vieux poncifs de la *šuʿūbiyya*? Le recours si empressé à ces développements rhétoriques obligés n'exprime-t-il pas plus que l'adhésion aux thèmes convenus d'un genre littéraire, de même que l'*adab*, curieux des merveilles du monde, accueille maintenant tout naturellement l'attention neuve portée en bien des pays aux passés régionaux : qu'on songe à l'inscription de ʿAḍud al-Dawla sur les ruines de Persépolis.

« Une géographie des différences? » fait mine de s'interroger A.M. pour finir. Certainement, et la découverte gourmande, par ces hommes, de la diversité du monde musulman en train de naître, que ce beau livre nous permet de revivre, comme d'autres grands livres (on pense évidemment à Braudel) l'ont fait pour d'autres régions du globe, avec un moindre souci de l'attention aux vécus retrouvés.

Jean-Claude GARCIN
(Université de Provence)

Gérard DÉDEYAN (éd.), *Histoire des Arméniens*. Privat, 1982, réimpression 1986. 701 p. dont chronologie et indices sélectifs, 24 cartes, 54 illustrations hors texte.

Cet ouvrage collectif, divisé en plusieurs chapitres rédigés chacun par un auteur, retrace à destination d'un public averti les principales péripéties d'une histoire mouvementée. La partie qui nous intéresse ici, de la préhistoire au début du XIX[e] siècle, occupe les pages 7 à 437, l'invasion arabe prenant place à la page 135.

Le chapitre introductif, « Terre, peuple et langue », présente le cadre physique et les hommes. Rédigé par R. HEWSEN et F. FEYDIT, il regroupe, en une quarantaine de pages, des informations très variées. Celles qui concernent le relief et l'écologie sont parfois mal maîtrisées. Dans la description de la genèse géo-morphologique de la région, on relève (p. 22-23) cette affirmation péremptoire concernant les diverses roches rencontrées, « ... toutes celles-ci d'origine primaire étant — comme toutes les montagnes d'Asie — le résultat de la solidification de la croûte terrestre... ». Plus utile et plus actuel est le rappel (p. 28) des séismes ayant éprouvé la région, consignés dans les chroniques.

L'inventaire des ressources naturelles et des traditions agricoles prête parfois à sourire. Ainsi p. 30 : « Strabon affirme que pas moins de 20 000 poulains étaient fournis en tribut par les rois arméniens, ce qui peut en partie expliquer leur rareté actuelle ». P. 31, l'auteur oppose les céréales cultivées en plaine à l'orge, au froment et au maïs cultivés sur les pentes non irriguées, et précise que « la culture de la soie est largement pratiquée » et que « les principaux insectes sont les tarentules et les scorpions ». En revanche, la question complexe de la langue arménienne, de son insertion solitaire dans l'indo-européen, de la première attestation d'une littérature écrite

BCAI 6 (1989) A. Miquel: La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle. Les travaux et les jours, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net